



Cybergegeo : European Journal of Geography

Revue de livres

Marianne Blidon

Monjaret A., Pugeault C. (dir.), 2014, Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques, Lyon, ENS éditions.

La réflexivité, condition de validité scientifique de l'enquête de terrain. À propos de la dimension sexuée du processus d'enquête

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marianne Blidon, « Monjaret A., Pugeault C. (dir.), 2014, Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques, Lyon, ENS éditions. », *Cybergegeo : European Journal of Geography* [En ligne], Revue de livres, mis en ligne le 19 février 2015, consulté le 20 février 2015. URL : <http://cybergegeo.revues.org/26762>

Éditeur : CNRS-UMR Géographie-cités 8504

<http://cybergegeo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://cybergegeo.revues.org/26762>

Document généré automatiquement le 20 février 2015.

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504

Marianne Blidon

Monjaret A., Pugeault C. (dir.), 2014, Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques, Lyon, ENS éditions.

La réflexivité, condition de validité scientifique de l'enquête de terrain. À propos de la dimension sexuée du processus d'enquête

La tentation de l'anthropologie et le chercheur neutre

- 1 L'anthropologie et la sociologie exercent un magistère intellectuel (en partie effet de hiérarchisation du *logos* sur la *graphie*) et un effet de fascination (non dénué d'exotisation et d'héroïsation) marqués sur la géographie humaine française. C'est lisible par exemple dans les classements de la section 39 du CNRS comme dans les choix bibliographiques de nombreux géographes qui s'inscrivent dans ce champ. Ce braconnage disciplinaire est *a priori* une aubaine pour la géographie dont il convient de se réjouir s'il a pour effet d'améliorer significativement les exigences de rigueur méthodologique et théorique de la discipline. Néanmoins, il ne saurait être question d'adopter partiellement une démarche, en laissant par exemple de côté ses fondements et appareils épistémologiques. Si le présupposé qui fonde la science positive est qu'il existe un monde qui pourrait être séparé du chercheur par un effort de distanciation, il n'en est pas de même en ethnologie où cette mise à distance n'est pas assurée mécaniquement par la mise en œuvre de techniques d'enquête. Dans la science positive, quatre critères de validité sont communément admis (Burawoy, 1998 ; Buscatto, 2010) : l'appel à la neutralité, la fiabilité dans la sélection des données, le principe de reproductibilité (à protocole équivalent, les résultats doivent être similaires), le principe de représentativité (la portion étudiée est typique de la totalité). Si ces critères de validation conviennent pour partie à l'analyse spatiale ou à l'enquête par questionnaires¹, ils s'adaptent difficilement l'enquête de terrain qui est fondamentalement subjective (ce qui ne veut évidemment pas dire a-scientifique) (Olivier de Sardan, 2008). Il devient donc intenable pour les géographes de continuer à professer que *le chercheur se doit d'être neutre* comme si l'affirmation de la mise à distance s'opère de manière performative quand « l'objectivation du rapport subjectif à l'objet fait partie des conditions de l'objectivité » (Bourdieu, 1978, p. 68). Le récit des conditions d'enquête est donc devenu un moment obligé de tout travail ethnographique et par extension de toute enquête de terrain en géographie. Et, l'analyse des conditions sociales de production de l'enquête appelle une attention particulière au positionnement du chercheur (Mauger, 1991 ; Bourdieu, 1993). Donna Haraway (2007) utilise le terme *position* dans sa dimension spatiale (*particular spatiality*) comme le terme *situated* en relation avec le champ de vision (*visibility*). Partant du principe qu'aucun regard sur le monde ne peut être omnipotent, il s'agit de préciser *d'où* l'énonciation est produite afin d'en rendre intelligible les modalités de production.

De quoi le sexe de l'enquête est-il le nom ?

- 2 C'est dans ce cadre réflexif – à ne pas confondre avec un épanchement narcissique (Blidon, 2012) – que l'ouvrage collectif *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques* coordonné par Anne Monjaret et Catherine Pugeault s'inscrit. L'ouvrage se divise en trois parties : le rapport d'enquête est un rapport sexué (1), la place des stéréotypes et des assignations de genre (2) et la dimension sexualisée du rapport d'enquête et son caractère politique (3). Son objectif est de « comprendre ce que le sexe fait à l'enquête, et ce que l'enquête fait au sexe » (p. 15). Le sexe de l'enquête n'est évidemment pas inscrit dans la biologie des corps pas plus qu'il ne renvoie à la nature sexuée des corps des enquêtés. Il s'agit de « prendre au sérieux la catégorie "sexe" pour mesurer les effets des appartenances sexuées sur les situations d'enquête et la construction des objets scientifiques,

sans naturaliser le sexe en le renvoyant à une simple appartenance biologique, sans négliger par ailleurs les autres catégories analytiques (âge, génération, classe, race, etc.) influençant la définition sociale des échanges relationnels de terrain » (p. 6). La démarche réflexive comme principe d'interrogation articulant méthode et connaissance de l'objet vise ici à interroger le jeu des positions relatives engagées sur et par le terrain. Les auteures rappellent à juste titre que « chaque situation est à analyser comme une configuration sexuée et sexualisée co-structurée par des jeux relationnels renvoyant à des dimensions multiples de l'identité sociale et personnelle des enquêteur(trice)s comme des enquêté(e)s » (p. 14). En notant que l'enquête est un rapport social, les auteures sortent de la dichotomie dans laquelle est parfois enfermée l'asymétrie de la relation enquêteur-enquêté pensée comme rapport de domination unilatéral (enquêteur/dominant et enquêté/dominé). Elles permettent aussi de poser la question des éventuelles implications sur la recherche du sexe (et de l'orientation sexuelle réelle ou supposée) de l'enquêteur et de l'enquêté qui constitue souvent un angle mort. Il ne s'agit pas ici de présupposer que les objets, l'accès aux terrains et les possibilités même de réaliser une enquête sont déterminés par le sexe du chercheur. À l'exception d'espaces strictement ségrégués, il n'y a ni terrains d'homme ni terrains de femme. Les auteures appellent à porter attention aux effets produits par la (non)conformité aux attentes genrées du groupe en matière de statut matrimonial et de parentalité, de comportement, de rôle, de présentation de soi ou de rapports de séduction. Il convient donc non seulement d'appréhender l'impact des conditions de réalisation de l'enquête mais aussi « de prendre plus au sérieux la place des stéréotypes sexuels dans la production des savoirs en sciences sociales. Ces stéréotypes informent les recherches, même dans le cas où le chercheur est "vertueux", quand il a considéré ses propres préjugés et leurs effets potentiels sur le déroulement de l'enquête » (p. 54). À titre d'exemple, elles citent les difficultés de Nigel Barley dont l'assistant ne « tolérait pas qu'[il] perde [son] temps à discuter avec des femmes ou de simples villageois » ou le constat de James P. Spradley et de Brenda J. Mann pour qui « les intellectuels qui s'engagent dans l'étude de la société contribuent souvent à créer cette invisibilité sociale des femmes. Ils peuvent même aller jusqu'à légitimer scientifiquement les stéréotypes habituels sur les femmes » (p. 51).

Enquêter sous contraintes

- 3 Pour aborder ces questions, l'ouvrage se décline en dix retours d'expériences de terrain conduites par des sociologues ou des anthropologues en France (à l'exception d'une enquête en Tunisie). Leur démarche réflexive n'a donc pas été initiée par une altérité radicale fruit de la distance géographique, néanmoins dans une majorité de cas, leur objet parce qu'il renvoie à l'intime (la consultation gynécologique, les escort-es, les libertines), à des espaces réputés difficiles (la prison, la police, la marine marchande) et/ou à des objets dévalorisés dans la hiérarchie des savoirs légitimes (les égoutiers, la maison de retraite, le club de rugby) est souvent exotisé. Agnès Jeanjean relève non sans humour que son objet de recherche semblait « insensé, tiré par les cheveux et absolument dérisoire » à ses pairs (p. 191). Si Pierre-Noël Denieul et Philippe Combessie ont délibérément fait le choix d'enquêter uniquement une population de femmes – des femmes entrepreneurs et des « libertines » – d'univers majoritairement masculin², il n'en est pas de même des autres chercheuses qui ont avant tout investi des objets – généralement des espaces de sociabilité (le club de rugby) ou des métiers dits masculins (la police, la marine marchande ou les égoutiers)³ – qui les ont renvoyées et assignées *in situ* à leur sexe. La réflexivité sur la dimension sexuée du processus d'enquête s'impose donc à partir des injonctions d'un terrain masculin qui oblige les chercheuses à se penser comme telles au risque de compromettre leur maintien sur place. Jasmina Stevanovic, à propos de ces séjours sur des navires de la marine marchande, note que « cette intimité forcée structure la nature des relations, il est donc primordial pour l'enquêteur d'en saisir la configuration s'il souhaite interagir durablement » (p. 140). Cela implique de transgresser – sans jamais le remettre en cause – l'ordre du genre.
- 4 Il s'agit notamment pour ces chercheuses de mettre à distance ou de neutraliser leur féminité assimilable à une marque de vulnérabilité dans un univers hétéro-référencé⁴. Cela passe par le rejet de tout signe ostentatoire de féminité (jupe, chaussures à talons, maquillage,

cheveux longs dénoués...) assimilé à de la disponibilité sexuelle ouvrant la possibilité d'une drague soutenue. De fait, les rapports de séduction saturent certains terrains, obligeant les chercheuses à repousser verbalement, voire physiquement, des avances trop appuyées⁵. Geneviève Pruvost parle de « déféminisation partielle » (p. 173), Anne Saouter d'« effacement de [sa] féminité » (p. 208) et Isabelle Mallon de « neutralisation des dimensions sexuelles de [son] comportement » (p. 93). Pour Jasmina Stevanovic, se conformer à des règles vestimentaires strictes – sa tenue était validée chaque matin par une femme officier – est vécu « comme une intrusion dans [son] intimité » mais opère à l'inverse « comme un rempart aux atteintes à l'intimité » (p. 145). Cela implique surtout de se tenir à distance de figures de femmes repoussoirs. Dans le club de rugby, Anne Saouter doit se distinguer de *la groupie* et de *l'épouse de joueur* et doit apprendre à se comporter « comme si [elle] était un homme, qui plus est un homme de rugby » (p. 207). Au sein de la police, Geneviève Pruvost doit se distinguer de *la barbie*, de *la bonne femme* et de *la féministe* tout en faisant « la démonstration de son caractère inoffensif » (p. 178). Le rejet du féminisme qui apparaît d'ailleurs de manière récurrente chez des enquêtés (policiers et libertines notamment) d'une part et la rareté des références aux épistémologies féministes, voire aux études de genre, dans les analyses des chercheurs d'autre part mériteraient d'être davantage interrogés.

5 Il s'agit aussi d'apprendre à faire face aux plaisanteries sexistes, aux blagues graveleuses, aux regards appuyés. Inversement, plusieurs auteures soulignent que lors d'entretiens ou d'observations, les enquêtées en appellent à une expérience partagée - une escorte dit à Sylvie Bigot « tu en as peut-être déjà fait l'expérience, la plupart des nanas tu leur dis, elles savent très bien de quoi je parle. On sait toutes le faire » (p. 244) – et à des formes de connivence – Laurence Guyard lors des consultations gynécologiques apparaît comme « un soutien moral » dont certaines patientes cherchent l'appui face au médecin (p. 108-109).

6 Au final, il apparaît que « chaque identité de genre affichée induit des gains et des pertes en termes d'observation » (p. 175). Dans le cas d'Anne Saouter, « [sa] féminité a finalement été un atout : en perturbant au départ les habitudes du groupe, elle [lui] a permis d'appréhender les normes. Elle [l']a en revanche empêchée d'enquêter auprès d'un groupe particulier, celui des groupies » (p. 214). Pour Agnès Jeanjean, « il est important de mener une réflexion collective et de restituer non seulement les récits à la fin heureuse, les explications cohérentes, mais de revenir aussi sur nos échecs, nos abandons, ou nos illusions. Autrement dit, prendre le risque de perdre la face en échouant devant un objet d'interrogation complexe qui ne va pas de soi : le sexe, celui-ci étant envisagé comme un rapport politique, un processus jamais abouti, toujours incomplet, produit d'injonctions multiples et contradictoires, instables et fantasmatiques » (p. 194). Conclusion en demi-teinte que partage Marc Bessin et Marie-Hélène Lechien quand ils reconnaissent que « si bénéficié du recul signifie aujourd'hui avoir une meilleure conscience des mécanismes orientant le comportement pendant la recherche et limitant parfois les possibilités d'enquête, il est impossible de trancher puisqu'une perception plus armée ne signifie pas nécessairement que l'on soit en mesure, en situation, de transformer ses pratiques » (p. 163).

Extension du domaine

7 Au final, l'ouvrage n'apporte donc pas de réponses définitives déclinées sous forme de prescriptions sur la manière de faire du terrain. Il esquisse à l'inverse des pistes de réflexion stimulantes qui ne manqueront pas de faire écho aux questions que les étudiants et plus généralement les chercheurs se posent parfois. Il ne s'agit pas d'imposer une nouvelle forme de vérité (Blidon, 2014) dans la mesure où reste ouverte la question de savoir jusqu'où le/la chercheur/se doit s'impliquer et quelle part de sa biographie il/elle doit énoncer dans le cadre de la restitution de son enquête. Comme restent ouvertes deux autres questions : celle de l'écriture de la dimension sexuée du processus d'enquête (de nombreux chercheurs écrivent encore le terrain à la troisième personne du singulier neutre ou à la première personne du pluriel) et la mise en écho de ces réflexions avec le fonctionnement de l'institution académique. Plusieurs auteures (re)lisent les rapports sociaux de manière plus globale. Ainsi, Agnès Jeanjean constate que « certaines manifestations des rapports sociaux de sexe au sein du milieu universitaire

[I]'ont conduite à reconsidérer rétrospectivement certaines données de terrain et à réorienter [ses] analyses de même que [ses] enseignements et [ses] lectures » (p. 184). Marc Bessin et Marie-Hélène Lechien vont plus loin en donnant à lire les négociations et les tensions qui ont pu traverser leur équipe de recherche tant dans la collecte des données, que leur analyse ou leur restitution. Très concrètement se sont posées à eux les questions de la répartition du temps de parole lors de présentations publiques, du déni de reconnaissance de la doctorante face à son directeur, des modalités d'écriture, de l'appropriation de la recherche ou du sentiment d'en être dépossédée. Bref, autant de questions qui engagent des rapports sociaux de sexe – mais pas seulement – et qui se posent plus largement à l'ensemble de la profession.

Bibliographie

- Blidon M., 2012, « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction », *Annales de Géographie*, No.687-688, 525-542.
- Blidon M.e, 2014, « Les sens du je. Réflexivité et objectivation des rapports sociaux », Calbérac Y. et Volvey A. (dir.), *Géographie & cultures* (à paraître).
- Blondiaux L., 1991, « L'invention des sondages d'opinion : expériences, critiques et interrogations méthodologiques (1935-1950) », *Revue française de science politique*, Vol. 41, No.6, 756-780.
- Bourdieu P., 1978, « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 23, No.1, 67-69.
- Bourdieu P., 1993, *La Misère du monde*, Paris, Seuil.
- Burawoy M., 1998, « The extended Case Method », *Sociological Theory*, No.16, Vol. 1, 4-33.
- Buscatto M., 2010, *La fabrique de l'ethnologue*, Toulouse, Octarès.
- Firdion J.-M., 1993, « L'effet du rang d'appel et de la présence du conjoint dans une enquête par téléphone », *Population*, Vol. 48, No.5, 1281-1314.
- Haraway D., 2007, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils Éditeur.
- Mauger G., 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, No.6, 125-143.
- Olivier de Sardan J.-P., 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socioanthropologique*, Louvain-La-Neuve, Bruylant.

Notes

1 En sociologie, « l'effet enquêteur » est exploré dès la fin du XIX^e siècle dans les recherches quantitatives conduisant notamment à recruter des enquêtrices issues de la classe moyenne qui étaient renvoyées à leur prédisposition supposée à l'écoute bienveillante (Blondiaux, 1991 ; Firdion, 1993).

2 D'après l'enquête CSF (2006), 1,7 % des femmes contre 3,6 % des hommes déclarent avoir fréquenté un lieu échangiste au cours de leur vie (Bozon, 2006, p. 278).

3 Ces univers de travail très masculins ont en commun d'entretenir des valeurs viriles qui participent de leur identité professionnelle ou sportive. Différentes pratiques sociales structurent l'identité du groupe notamment la consommation d'alcool (égoutiers et rugby), les commentaires sexistes et la dévalorisation systématique de tout ce qui est associé au féminin (police, égoutiers, marine marchande...) ou les plaisanteries et blagues à connotation sexuelles (égoutiers, prison, police, etc.), pratiques qui sont autant d'épreuves que les chercheuses doivent surmonter.

4 Laurence Guyard note à juste titre que si la consultation gynécologique suscite une certaine gêne quand elle est réalisée par un homme, c'est « une manière d'ignorer l'homosexualité féminine et masculine » (p. 106).

5 Cela ne signifie pas que la séduction est absente d'autres univers professionnels, néanmoins leurs modalités d'expression peuvent différer. Marie-Hélène Lechien et Marc Bessin notent qu'en prison, « rapports de séduction et humour sexiste peuvent contribuer à doter les relations d'enquête d'une certaine fluidité (...) il fonctionne comme une tentative de réassurance d'une virilité socialement située, tant chez les détenus que chez les surveillants » (p. 156). Si les chercheuses déplorent faire face à des formes de drague appuyée, Philippe Combessie en revanche semble regretter que deux enquêtes lui signifient leur indisponibilité sexuelle. Phénomène qu'il analyse non pas au prisme de rapports sociaux de sexe mais de capitaux disponibles : « elles n'ont pas grand-chose à gagner à séduire un sociologue d'âge mur : les capitaux dont il peut disposer n'ayant qu'une valeur réduite dans les milieux qui favorisent les échanges

sexuels – les types masculins les plus prisés dans ces milieux correspondent à des hommes jeunes et sportifs ; les capitaux académiques et culturels n'y ont guère de valeur. Je suis donc, sur ce terrain, moins sollicité que dans l'autres espaces sociaux » (p. 228).

Pour citer cet article

Référence électronique

Marianne Blidon, « Monjaret A., Pugeault C. (dir.), 2014, Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques, Lyon, ENS éditions. », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Revue de livres, mis en ligne le 19 février 2015, consulté le 20 février 2015.
URL : <http://cybergeo.revues.org/26762>

À propos de l'auteur

Marianne Blidon

Maître de conférences

IDUP-Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

marianne.blidon@univ-paris1.fr

Droits d'auteur

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504
